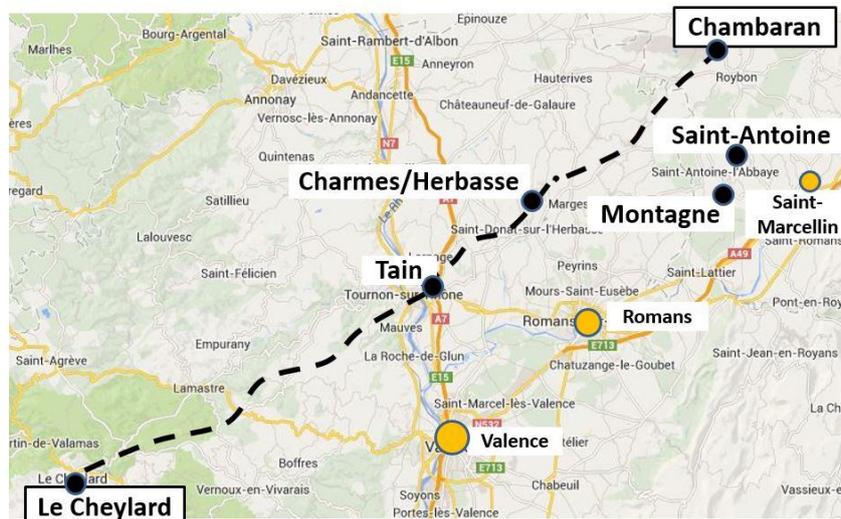


La mort énigmatique de Willi Münzenberg Une perspective locale

Willi Münzenberg, réfugié politique à Paris depuis 1933, est interné au camp de Chambaran en mai 1940. Le 20 juin, il fausse compagnie à ses gardiens lors de l'évacuation du camp. On le retrouve quelques mois plus tard, « pendu à un arbre » dans un bois du village de Montagne, près de Saint-Marcellin. En octobre 1940, les autorités françaises concluent au suicide. Depuis lors la thèse de l'assassinat politique s'est imposée, sans que pour autant les causes et les circonstances de la mort de Münzenberg soient totalement élucidées. Dans le cadre de cette communication, nous centrons notre attention sur un épisode limité : l'enchaînement des faits depuis le moment où Münzenberg quitte la colonne des réfugiés jusqu'à celui de sa mort dans le village de Montagne. Notre objectif est de faire le point sur les sources et les archives qui portent trace des événements locaux et, à partir de là, de remettre en perspective les hypothèses en présence¹.

Dès le début de la « drôle de guerre », en septembre, octobre et novembre 1939, le gouvernement français organise le rassemblement dans des centres spéciaux des étrangers de sexe masculin ressortissant de territoires appartenant à l'ennemi. Münzenberg parvient à échapper à cette mesure jusqu'à ce que l'internement de tous les ressortissants allemands soit décrété le 10 mai 1940. Le 15 mai, Münzenberg et Babette Gross, sa compagne, rejoignent le stade de Colombes, près de Paris. Babette est orientée vers le camp de rétention de Gurs dans les Basses-Pyrénées, Willi se retrouve au camp de Chambaran, dans le département de l'Isère. Devant l'avancée des troupes allemandes, le camp de Chambaran est évacué en urgence, le 20 juin à trois heures du matin². Tous les internés, tous les soldats et tous les officiers du camp³ se mettent en route pour le camp du Cheylard, en Ardèche⁴. L'itinéraire le plus probable emprunte la vallée de l'Herbasse, franchit le Rhône à Tain et se prolonge vers le sud-ouest en terre ardéchoise. Quelque part le long du trajet, Münzenberg fausse compagnie à ses gardes.



Évacuation du camp de Chambaran : itinéraire présumé

¹ Le présent texte reprend en partie une étude déjà publiée : Michel Jolland « La mort de Willi Münzenberg - Zones d'ombre et questionnements » in *Bulletin de l'Académie Delphinale*, février 2014, pp. 47-66.

² Aucune archive relative à cette évacuation n'est conservée au Service historique de la Défense au château de Vincennes, ni aux Archives départementales de l'Isère.

³ Le journal le « Petit Dauphinois » du 28 juillet 1940 révèle que le camp de Chambaran a été copieusement pillé par des habitants du voisinage immédiatement après l'évacuation du 20 juin.

⁴ Dans ses mémoires, le curé Clauzier fait état de présence des réfugiés au Cheylard (Cf. P. Clauzier, *Souvenirs d'un curé Vivarois*, Saint-Etienne, Imprimerie Dumas, 1957, pp 131-132).

Babette Gross quitte le Camp de Gurs à la signature de l'Armistice. Le 22 juillet 1940, elle écrit à de proches amis suisses⁵. Libre, elle se trouve à Marseille et elle multiplie les démarches à la recherche de son mari⁶. Dès le 14 août, depuis Lisbonne sa nouvelle résidence, Babette Gross communique à ses amis suisses les informations qu'elle a pu recueillir. Selon l'un de ses camarades, Münzenberg aurait cherché à rejoindre la Suisse, d'autres pensent qu'il s'est dirigé vers Marseille pour prendre un bateau et rallier l'Afrique du nord.

Le 17 octobre 1940 dans l'après-midi, deux cultivateurs de Montagne, sont à la chasse dans le bois du Cagnet au nord du village. Ils découvrent le corps d'un homme et ils alertent les autorités. Le lendemain matin deux gendarmes de Saint-Marcellin enquêtent sur place⁷. Après avoir établi un état des lieux illustré par un croquis, ils procèdent au constat. A six mètres au-dessous d'un chemin de terre se trouve un chêne sous lequel gît le cadavre d'un homme, étendu sur le dos, les jambes repliées, le bras gauche le long du corps et le droit reposant sur la poitrine. Le corps est sec et le crâne dépourvu de toute chair. Un morceau de cordelette à trois brins, de 30 cm de long, ayant un nœud coulant à l'une de ses extrémités adhère au cou de la victime. Un autre morceau de la même cordelette, d'une longueur de 1,20 m est fixé à une branche du chêne, située à 3,30 m du sol. Les gendarmes établissent ensuite la liste des objets qu'ils découvrent, parmi lesquels des papiers au nom de Münzenberg Wilhelm, né le 14 août 1889 à Erfurt, homme de lettres, réfugié politique d'Allemagne, une carte postale aux Armées adressée à Willi Münzenberg, prestataire volontaire au camp de Chambaran, émanant de B. Gross, camp de Gurs, des lunettes et « un appareil de prothèse aux deux mâchoires ». Tous les objets sont remis à monsieur Mandier, maire de Montagne. On enterre Münzenberg à Montagne, probablement le dimanche 20 octobre. Il n'existe, détail surprenant, aucun acte d'état-civil mais la mémoire locale a retenu cette date et ajoute qu'une vingtaine de personnes assistait à la modeste cérémonie, empreinte de sobriété et de discrétion.

Dans les années qui suivent, Babette Gross, soucieuse de comprendre ce qui s'est exactement passé en juin 1940, conduit des investigations à Montagne et alentour tout en préparant une biographie politique de son mari⁸. C'est Kurt Kersten, journaliste et écrivain allemand réfugié en France, interné en 1939, libéré au moment de l'armistice avant d'être à nouveau enfermé dans un camp en Martinique, qui publiera, en 1957, le premier article relatif à la fin de Münzenberg⁹. Kersten s'appuie en particulier sur les dires d'un autre interné à Chambaran, Hans Siemsen. Lorsqu'il évoque l'évacuation du camp Hans Siemsen fait état d'une discussion lors d'une halte « près de Saint-Antoine » : Münzenberg envisage de s'enfuir et confie à Siemsen qu'il a sur lui 2.000 francs avec lesquels il veut acheter une voiture. Babette donne une autre version dans son ouvrage paru en 1967. Elle mentionne une discussion au village de Charmes-sur-l'Herbasse, en fin de journée. Assis sur un tronc d'arbre, Münzenberg et cinq de ses compagnons débattent les sombres perspectives du moment et les moyens d'en réchapper. Tous les témoins retrouvés par Babette se souviennent de cette fameuse discussion. Energique et décidé, Münzenberg préconise la fuite, seul, ou de préférence à quelques-uns. Les autres ne sont pas d'accord. Ils estiment que la solution la moins risquée est de rester dans la colonne¹⁰.

⁵ IHS Amsterdam, Fonds Brupbacher, lettre de Babette Gross à Paulette Brupbacher, 22 juillet 1940.

⁶ Dans ses démarches auprès des autorités françaises, Babette présente Münzenberg comme son mari.

⁷ Le rapport de gendarmerie est conservé aux Archives départementales de l'Isère, cote 6398 W 8.

⁸ Babette Gross, *Willi Münzenberg, eine politische Biografie*, Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1967. Dans le cadre de cet exposé l'édition de référence est : *A Political Biography*, traduction de Marian Jackson, East Lansing, Michigan State University Press, 1974.

⁹ Kurt Kersten, *Das Ende Willi Munzenbergs, Ein Opfer Stalins und Ulbrichts*, in : *Deutsche Rundschau* (1957) pp 484-499.

¹⁰ Gross, pp 13 -15.

Selon les déclarations de Hans Siemsen, rapportées par Kurt Kersten, Münzenberg s'évade en compagnie de Valentin Hartig, un syndicaliste allemand qu'il a déjà tenté de convaincre de s'enfuir avec lui en Suisse¹¹ alors que tous deux jardinaient au camp de Chambaran. Deux autres réfugiés politiques, plus jeunes, les accompagnent. Babette Gross reste prudente sur les circonstances exactes de cet épisode. Elle suggère simplement que plusieurs hommes pourraient avoir accompagné Münzenberg dans sa fuite. L'un d'eux, ajoute-t-elle, était peut-être le « jeune homme roux » remarqué au camp de Chambaran par plusieurs compagnons de Münzenberg. Agé d'environ vingt-cinq ans, il se trouvait déjà au camp lorsque les internés en provenance de Paris sont arrivés. Il a tenu avec entêtement à être dans le même baraquement que Münzenberg. Il ne l'a pas quitté pendant les derniers jours au camp, ni durant la marche. Et, s'appuyant sur le témoignage de Valentin Hartig, Babette Gross ajoute que le jeune homme roux a fortement approuvé en applaudissant lorsque Münzenberg a parlé de fuite¹².

La seule certitude commune à ces deux séries de témoignages est que Münzenberg ne cache pas sa volonté de quitter la colonne des réfugiés. Pour le reste, la conclusion de Babette Gross reste d'actualité : « On ne sait rien de précis au sujet du moment et du lieu de départ de Münzenberg, ni sur le nombre de ses compagnons ». Trois observations cependant. Si l'on considère que l'évacuation du camp de Chambaran est encadrée par des militaires français connaissant parfaitement le terrain et l'urgence de la situation, la halte « près de Saint-Antoine » mentionnée par Hans Siemsen est contraire à la logique topographique. Par ailleurs, la chronologie des événements présentée par Babette Gross suscite des réserves. Selon elle, les réfugiés quittent le camp le soir du 19 juin et se trouvent à Charmes-sur-l'Herbasse le 20 en fin de journée. Elle fait erreur sur le moment du départ et l'on peut se demander si la modeste progression de la colonne, vingt-cinq kilomètres environ en une journée, est en cohérence avec les impératifs de l'évacuation qui sont d'aller loin et vite. Sur un tout autre plan enfin, le lecteur peut avoir le sentiment que Babette reste très discrète sur le rôle de Valentin Hartig. Elle fait état de détails sur les événements recueillis directement auprès de lui, sans jamais préciser s'il a ou non accompagné Münzenberg dans sa fuite.

En août 1956, l'adjudant Albert Taillade, commandant la brigade de gendarmerie de Saint-Marcellin, ouvre le dossier Münzenberg. Après avoir enquêté auprès du Parquet, puis à Montagne, il rédige une note¹³ intitulée « Renseignements Münzenberg ». De cette note, on ne connaît qu'un double orphelin de toute référence. Dans un bref courrier d'accompagnement, sur papier neutre, le destinataire est en tout et pour tout désigné par ces deux mots « mon Capitaine ». Si l'on en juge par sa forme, la note de l'adjudant n'est pas destinée à emprunter la voie hiérarchique. Martin Rott, un journaliste allemand, apprendra plus tard qu'elle a été établie « sur la demande d'un officier français » désireux d'avoir « un rapport des faits ». Il s'agit certainement d'une requête officieuse que l'adjudant Taillade estime suffisamment légitime pour lui donner suite.

L'adjudant rapporte les déclarations de trois personnes, à savoir les deux témoins de 1940, messieurs Argoud et Gobertier, ainsi que madame Gobertier¹⁴. Celle-ci se souvient avoir eu, en juin 1940, la visite d'un homme grand, vêtu de noir, qui voulait se faire conduire à Voiron. Bien que possédant une voiture, elle a refusé, l'homme a alors proposé d'acheter le véhicule. Il a

¹¹ Gross, p. 323.

¹² Gross, p. 325 et suivantes.

¹³ Double conservé par l'ancien gendarme Taillade, aimablement communiqué par Madame Simone Roche, organisatrice du Colloque Münzenberg d'Aix-en-Provence (1992).

¹⁴ L'adjudant Taillade omet de préciser deux points utiles à la compréhension de ses propos : madame Gobertier est l'épouse du chasseur qui a trouvé le corps de Münzenberg, en juin 1940 elle tenait le café-épicerie situé au centre du village. On peut en déduire que le destinataire de la note connaît parfaitement ces éléments.

déclaré qu'ils étaient trois, dont un, souffrant, qui se trouvait à quelque distance, sur la route de Saint-Marcellin. Madame Gobertier n'a pas donné suite à la demande présentée par cet inconnu à l'accent étranger, elle a néanmoins préparé la tasse de café qu'il voulait porter à son ami malade. L'adjudant Taillade commente : « S'agit-il de Münzenberg, malade, qui n'a pu être amené par deux de ses amis, lors de l'arrivée des troupes allemandes dans la région ? Enigme. L'enquête, ni aucune pièce officielle ne mentionne ce rapprochement, et pourtant, à Montagne, petite commune tranquille, on opte pour cette supposition. » Pour leur part, messieurs Argoud et Gobertier pensent que le corps a pu être découvert par d'autres qu'eux avant le 17 octobre comme le laisse supposer « l'absence de tout argent ». Hypothèse d'un vol sur la dépouille que Taillade écarte immédiatement : « simple supposition » dit-il.

Dans son article de 1957, Kurt Kersten se réfère avec prudence à des témoignages émanant, dit-il, d'habitants du village de Montagne. D'après ces témoignages, le jour de l'évasion en fin de journée, quatre hommes auraient négocié la location d'une voiture dans un café à Montagne avant de disparaître dans le bois du Caugnet. Plus tard, trois seulement seraient ressortis du bois. Kersten complète ce récit avec ce que lui a confié Siemsen. Hartig aurait perdu Münzenberg après avoir négocié une voiture, en un lieu, à un moment, et dans des circonstances non précisés. Kersten ajoute un autre détail, qu'il tient de l'un de ses compagnons d'internement en Martinique : en fin de soirée, Hartig serait revenu vers ce qu'il restait de la colonne en marche vers le Cheylard, déclarant qu'il avait négocié une voiture et qu'il ne savait pas où était passé Münzenberg. Ce qui est certain, conclut Kersten, c'est, d'une part, que l'on a retrouvé Hartig interprète pour des délégations allemandes à Paris, d'autre part, que le même Hartig a toujours maintenu ne rien savoir sur la fin de Münzenberg, ni sur les deux jeunes gens.

Les propos recueillis par le journaliste Martin Rott lors de ses enquêtes à Montagne en 1988 et 1990 apportent d'autres informations¹⁵. En 1988, le journaliste allemand rencontre Julien Buisson, agriculteur. Monsieur Buisson a vu la cordelette pendre de l'arbre le jour de la découverte du corps. Elle ressemblait à celle utilisée pour lier les « ballots » de tabac et, selon lui, elle pouvait supporter le poids d'un homme. Un autre habitant du village, Marcel Vivier, rapporte que, fin 1940, le garde champêtre a vu quatre étrangers traverser Montagne un jour d'été. Le lendemain matin, trois seulement sont revenus au village prendre le car pour Saint-Marcellin. En 1990, Martin Rott rencontre Fernand Germain qui répète ce que l'aubergiste de Montagne, monsieur Larra, lui a raconté au cours de l'été 1940. Un jour, déclare-t-il, trois hommes ont traversé le village, arrivés au croisement près du bois du Caugnet, l'un d'eux fait demi-tour pour demander, sans succès, à monsieur Larra de lui vendre un cheval et une voiture à cheval.

Pour être complet sur l'épisode de Montagne, il faut encore citer le témoignage de Wilhelm Leo, rapporté par son fils Gerhard dans un ouvrage autobiographique publié en 1988¹⁶. Le récit figure dans une postface intitulée « Quarante ans plus tard »¹⁷. Peu avant sa mort à la fin 1945, Wilhelm Leo confie à son fils qu'il a été l'un des deux hommes à avoir accompagné Münzenberg dans sa fuite. Ce qu'il dit à propos du passage des fugitifs à Montagne diverge des autres témoignages sur un point important : ils auraient selon lui laissé Münzenberg seul à la terrasse d'un café. Ni madame Gobertier, ni Kurt Kersten, ni aucun des habitants entendus par Martin Rott n'a jamais déclaré cela.

¹⁵ Martin Rott, « Lever le voile sur une énigme : le destin de Willi Münzenberg », in : *Frankfurter Allgemeine Magazin* du 20 juin 1990, traduction : Micheline Revet.

¹⁶ Gerhard Leo, *Frühzug nach Toulouse*, Verlag der Nation, Berlin 1988, publié en français sous le titre *Un train pour Toulouse*, éditions Messidor, Paris 1989, réédité sous le titre *Un allemand dans la Résistance - Le train pour Toulouse*, éditions Tirésias, Paris, 1998.

¹⁷ Leo, pp. 321-342. La postface ne figure pas dans les éditions françaises.

Ces témoignages flous, incomplets, parfois contradictoires ne permettent pas de retracer ce qui s'est passé à Montagne en juin 1940. Tout au plus peut-on conclure qu'au moment de l'évacuation du camp de Chambaran des étrangers ont circulé dans ce village, qu'ils ont cherché à se procurer un moyen de locomotion et que personne, à l'exception de Leo, n'a affirmé que Münzenberg était l'un de ces étrangers.

Münzenberg à Montagne (juin 1940) - Témoignages originares		Les personnes ayant rapporté ces déclarations
Les témoins	Les déclarations de ces témoins	
Madame Gobertier	A discuté avec un étranger (appartenant à un groupe de trois) qui voulait louer ou acheter une voiture	Adjudant Taillade (1956)
Hans Siemsen	A vu Münzenberg s'enfuir avec Hartig et deux inconnus, a déclaré que Münzenberg avait 2000 francs et qu'Hartig a négocié une voiture, ne croit pas au suicide	Kurt Kersten (1957)
Valentin Hartig et Clément Korth	Ont repéré un jeune homme roux qui recherchait la compagnie de Münzenberg au camp et pendant l'évacuation. Hartig ne croit pas au suicide.	Babette Gross (1967)
Wilhelm Leo	A été l'un des deux inconnus accompagnant Münzenberg qui est resté seul à la terrasse d'un café avant de se pendre	Gerhard Leo (1988)
Julien Buisson	A vu la cordelette attachée au chêne	Martin Rott (1990)
Marcel Vivier	A entendu le témoignage du garde champêtre : quatre hommes sont entrés dans le bois du Cagnet, trois seulement en sont ressortis	idem
Fernand Germain	A entendu le témoignage de l'aubergiste Larra : trois étrangers ont traversé le village, l'un d'eux a fait demi-tour pour négocier un cheval	idem
Heinz Hirth	Affirme que Münzenberg, dont il a partagé les dernières heures, s'est suicidé	Karlheinz Pech (1992)

Le point d'orgue des révélations faites par Wilhem Leo est un argumentaire accréditant la thèse du suicide. Il décrit un Münzenberg fatigué et en proie au désespoir qui finit par s'isoler pour se pendre. Deux ans auparavant, en 1986, un autre témoignage, tout aussi tardif et retentissant, avait déjà plaidé en faveur du suicide¹⁸. Dans une lettre¹⁹ rendue publique bien après le décès de son auteur, Heinz Hirth déclare avoir partagé les derniers moments de Münzenberg en juin 1940, un Münzenberg affaibli dont il décrit minutieusement le désespoir et le passage à l'acte. Babette Gross sera la première à rejeter vigoureusement les affirmations de Wilhem Leo²⁰. Dans une publication de 1993, Stéphane Courtois, historien et directeur de recherches au CNRS, considère comme très douteuses les déclarations de Hirth et de Leo : « Ces témoignages sont peu crédibles, à la fois par les contradictions qu'ils comportent et/ou par le fait qu'ils

¹⁸ Jugées peu crédibles sur ce point, les mémoires non publiées de Jakob Walcher accréditent la thèse du suicide. Information communiquée par Bernhard H. Bayerlein, historien et chercheur allemand (courriel du 25.07.2015).

¹⁹ *Münzenberg, un homme contre*, Actes du colloque d'Aix-en-Provence, Le temps des cerises (1992), pp. 178-179.

²⁰ Voir Rott, article cité.

proviennent de personnes contrôlées, d'une manière ou d'une autre, par les services soviétiques ou est-allemands²¹.»

Cette réfutation de la thèse du suicide est corroborée par des interrogations d'ordre technique, passées sous silence dans le rapport de gendarmerie, mais bien concrètes : d'où provenait la corde ? Était-elle appropriée à cet usage ? Comment a-t-elle pu être fixée à une branche située à 3, 30 m du sol ? A cela s'ajoutent deux témoignages qui s'inscrivent en faux contre l'idée selon laquelle Münzenberg aurait pu être suicidaire. En décembre 1940, Hans Siemsen écrit à Babette. Evoquant la dure journée du 20 juin, il déclare sans ambiguïté au sujet de Münzenberg : « Il était très actif et énergique et avait surmonté la fatigue de la longue marche bien mieux que moi. » Valentin Hartig confirme ce point de vue dans un courrier d'août 1963, toujours adressé à Babette : « Un suicide me semble exclu. Je travaillais journalièrement avec lui au jardin. Bien sûr nous parlions des événements très malheureux qui nous arrivaient, mais je n'ai jamais remarqué un désespoir qui le mènerait jusque-là²². »

L'autre hypothèse est celle de l'assassinat, avec plusieurs variantes. La piste du crime crapuleux n'a jamais été explorée. Et pourtant l'époque est troublée et les deux mille francs destinés à l'achat d'un véhicule ont disparu. En soi, ce dernier point ne constitue pas une preuve car Münzenberg a très bien pu confier l'argent à celui qui était chargé de la négociation. Valentin Hartig, parfaitement bilingue, est peut-être celui-là. Cependant Babette Gross se garde de laisser entendre qu'Hartig est impliqué dans la disparition de son mari. Il est possible aussi que Münzenberg ait, à un moment où il se trouvait seul, tout simplement fait une mauvaise rencontre. Il parle quelques mots seulement de français, et avec un fort accent allemand, ce qui n'est pas nécessairement idéal pour attirer la sympathie en ces temps de guerre. Il faut regretter que l'enquête de 1940 n'aborde pas l'éventualité du crime crapuleux, au point de ne pas signaler l'absence d'argent, détail au moins aussi important que beaucoup d'autres qui figurent dans le rapport. Il serait intéressant par exemple de disposer de l'analyse technique des gendarmes sur l'hypothèse d'un simulacre de pendaison destiné à camoufler un crime.

Pour les historiens, l'assassinat par la Gestapo est peu probable, car celle-ci préfère prendre vivants ceux qu'elle recherche. D'ailleurs, dans un dossier au nom de Münzenberg retrouvé dans les archives de la police allemande figure cette mention, datée de 1942 : « apparemment trouvé pendu dans une forêt des environs de Saint-Marcellin²³ ». Kurt Kersten est le premier, en 1957, à argumenter une autre hypothèse, celle de l'assassinat politique. Babette Gross prend acte de cette éventualité, tout en précisant que l'on ne dispose d'aucun indice ou témoignage sûr.

Au cours des dernières décennies, les archives de l'URSS et de l'Allemagne de l'Est ont livré une partie de leurs secrets. Il est établi que, dès 1937, Staline a décidé la « liquidation » politique et physique de Münzenberg. En janvier 1940, Walter Ulbricht, futur président de la RDA, n'est pas en reste. L'un des journaux communistes qu'il contrôle publie à Stockholm des menaces de mort dirigées contre Münzenberg²⁴. La thèse de l'exécution est rationnellement envisageable. En 2005, une publication grenobloise²⁵ ne laisse aucun doute à ce sujet : « Au moment du pacte germano-soviétique, il (Münzenberg) n'hésite pas à faire paraître dans son

²¹ *Communisme* n° 38-39, Editions l'Age d'Homme (1994), p. 39.

²² Gross, p 325.

²³ Harald Wessel, *Münzenbergs Ende. Ein deutscher Kommunist im Widerstand gegen Hitler und Stalin. Die Jahre 1933 bis 1940*. Dietz, Berlin 1991, p. 227

²⁴ Kersten, p. 497.

²⁵ *1939-1945, L'Isère en Résistance*, éditions Le Dauphiné Libéré, Grenoble, 2005, pp. 116-117.

journal l'Avenir, et sur huit colonnes « Staline, c'est toi le traître », signant ainsi sa condamnation à mort. Interné au camp de Chambaran en 1940, il est libéré au moment de la débâcle. On le retrouve pendu en juin 1940, à Montagne, assassiné par un agent de Staline ». En 2008, Dugrand et Laurent présentent un ensemble de présomptions étayant la thèse de l'assassinat sur ordre de Staline et ils évoquent plusieurs meurtriers potentiels dont l'énigmatique jeune homme roux²⁶. Se pose à ce propos la question du mode opératoire : pourquoi des agents chargés d'une exécution discrète auraient-ils pris la peine de mettre en scène un suicide par pendaison, en veillant à laisser sur place les papiers du mort afin que nul n'ignore son identité ? S'agit-il d'un message destiné à informer, ou prévenir, ceux qui sont en mesure de le comprendre ? Quoi qu'il en soit, il faut le souligner, la preuve historique de cette exécution fait défaut. En 2011, Kasper Braskén, chercheur allemand spécialisé dans l'histoire du Komintern, se demande si elle figure dans les 1300 pages, encore sous embargo, du dossier Münzenberg conservé dans les archives de Moscou²⁷. Il a depuis eu l'occasion de consulter une grande partie des pièces de ce dossier, riches en informations inédites mais muettes en ce qui concerne l'éventualité d'un assassinat commandité par Staline²⁸.

Au moment de conclure, force est de constater qu'à ce jour les causes et les circonstances de la mort de Münzenberg ne sont pas élucidées. Depuis 1940, nombreux sont ceux qui se sont attachés à traquer les documents susceptibles de fournir des indications pertinentes, à rassembler un éventail de témoignages, à explorer la moindre trace, sans parvenir à des conclusions irréfutables. L'enchaînement des faits, depuis le moment où Münzenberg quitte la colonne des réfugiés jusqu'à celui de sa mort à Montagne, relève en grande partie de suppositions. Et l'origine du décès n'est pas clairement attestée. Est-ce un suicide, un meurtre, crapuleux ou non, une exécution pour motifs politiques ? Comme rien n'est prouvé, rien ne peut être définitivement écarté.

La thèse de l'assassinat sur ordre de Staline est de nos jours privilégiée. Elle est crédible²⁹ et elle oriente les recherches vers les archives de la Russie soviétique. Cependant, si les dossiers encore inaccessibles peuvent apporter des confirmations définitives, ils peuvent tout aussi bien rester silencieux et ainsi laisser ouvertes toutes les hypothèses. Cela incite à revenir sur l'enquête initiale dont les insuffisances sont avérées. Il serait peut-être utile par exemple, avec les techniques scientifiques contemporaines, d'examiner le corps qui repose à Montagne et de réinterroger les indices matériels. Venant compléter les études documentaires, les données éventuellement mises au jour permettraient de revisiter l'ensemble des pistes et de progresser vers la vérité historique

Michel Jolland
Membre de l'Académie delphinale
F - 38000 GRENOBLE

²⁶ Alain Dugrand, Frédéric Laurent, *Willi Münzenberg, artiste en révolution*, Fayard, Paris, 2008, p. 561.

²⁷ Kasper Braskén, *East German uses of Remembrance and the Contentious Case of Willi Münzenberg*, Cowapa 22/2011, Abo Akademi University, p 29.

²⁸ Information communiquée par Kasper Braskén, courriel du 27.05.2015.

²⁹ Certains font le rapprochement entre la mort de Münzenberg et celle de Trotsky.